

Ci-devant "LE VRAI CANARD"

CONDITIONS :

ABONNEMENT.

UN AN, 50 Cts
 SIX MOIS 25 Cts
 LE NUMERO 1 Ct.
 Strictement payable d'avance.

Le *Grognard* se vend 8 centins la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

10 par cent de commission accordé aux agents pour les abonnements qu'il nous feront parvenir.

Les frais de port sont à la charge de l'Éditeur

H. BERTHELOT

Bureau : 23, 25 Rue Ste. Thérèse
 En face de l'Hôtel du Canada
 Boite 2144 P. O. Montréal

FEUILLETON DU "GROGNARD"

MADAME PANTALON

XVI

SUITE DE LA LECTURE DU ROMAN DE MADAME VESPUCE.

—Oh ! mais il y aura une suite, dit Zénobie ; ceci n'est que la première partie.

—Une suite ! dit Césarine ; mais il me semble que c'est difficile. Votre roman est bien fini, puisque vous avez jeté votre traitre dans le cratère du Vésuve.

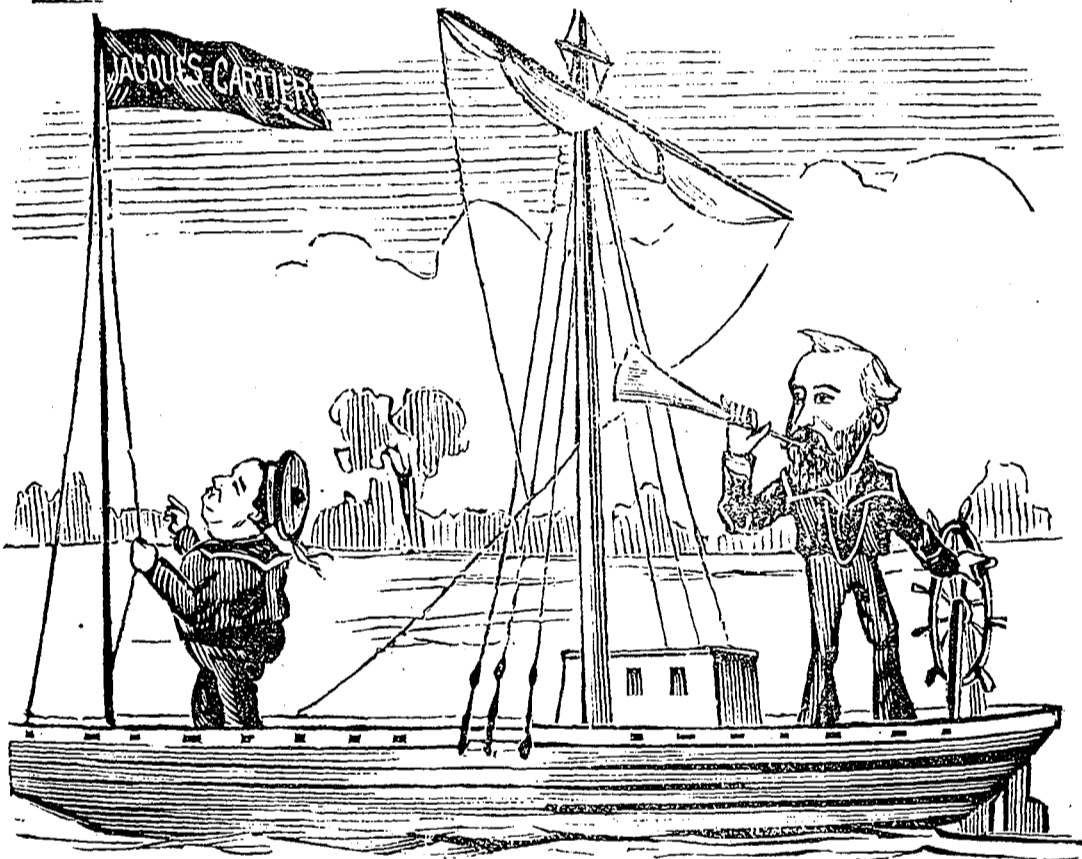
—Au contraire, c'est ce qui me permettra de recommencer. Dans une éruption, le volcan peut rejeter Croquamort sur la terre ; alors il s'attaque de nouveau aux deux amants.

—Ah ! je n'avais pas pensé à cela ; en effet, c'est très ingénieux

XVII

ON SE PROVOQUE.

Après la longue lecture du roman de madame Vespuce, madame Boulard lit son article sur les progrès qu'ont faits les coiffures des dames ; elle fait sentir tous les avantages du



DEPUIS QU'IL NAVIGUE SUR LA BARQUE DE L'ÉTAT, M. MOUSSEAU A BIEN DU TROUBLE.

Capitaine.—Va mettre le grappin sur ce pavillon !

Mousse.—Pas capable, ça va casser !

Capitaine.—Mille sabords ! Mille millions de haches d'abordage ! En haut, Mousse, oh !

chignon, et surtout du faux chignon qui, pouvant se porter aussi fort que l'on veut, peut, dans plus d'une circonstance, garantir d'un danger celles qui le portent. L'auteur a vu, dans la rue, une dame atteinte à la tête par la chute d'une cheminée et qui n'a pas été blessée, grâce à son chignon, qui l'a garanti complètement.

Madame Grassouillet a fait un article de mode, dans lequel elle dit que les petits chapeaux de ces dames sont encore très grands. Elle prétend que les femmes ne seront bien coiffées que lorsqu'elles pourront fourrer leur chapeau dans leur corset, avec d'autres de rechange ; de cette façon, les chapeaux auront un double emploi : quand on voudra rester nu-tête, on les laissera dans le corset, où ils auront encore leur utilité.

On entend ensuite des articles

sur la musique, sur la peinture, sur le chant. La veuve Flambart traite de la pêche et des poissons : elle annonce qu'elle les passera tous en revue, depuis le goujon jusqu'à la baleine. Mais Césarine l'arrête au homard, en lui disant : —C'est très-bien..., nous ne tenons pas à nous occuper des autres.

Une jeune femme s'écrie : —Moi, j'ai l'intention de faire un livre... je ne sais pas encore sur quel sujet... ni comment je le nommerai... ni si ce sera gai ou tri-te... historique... ou pure fantaisie... ; mais c'est égal, je voudrais qu'on en parlât, qu'on l'annonçât d'avance, afin que personne ne me volât mon sujet...

—On l'annoncera quand vous saurez vous-même ce que vous voulez écrire. — Madame Etoilé, tout le monde a donné son travail,

excepté madame qui ne sait pas encore ce qu'elle veut faire. C'est à votre tour maintenant, et nous sommes impatientes de vous entendre.

Paolina tire un manuscrit de son sac de voyage, le développe, se pose et dit avant de le lire :

—Moi, mesdames, j'ai pensé à notre journal ; par conséquent j'ai écrit pour notre journal. J'aurais pu, comme vous, traiter une foule d'autres sujets... il en est même qu'il m'eût été bien agréable de caresser ; mais cela en m'écartant du but de notre association ; j'ai donc dû sacrifier mon goût à mon devoir !...

—Quel prologue !...

—Quel préface !...

—Et ce qu'elle n'a pas bien dit, fini ? se disent entre elles plusieurs de ces dames.

Enfin, la dixième musé prend

son manuscrit et lit :

« Depuis longtemps, le besoin d'un citron... non, je me trompe... pardon... j'ai dit une bêtise !... Je recommence : « Depuis longtemps le besoin d'un journal citron se faisait sentir dans le monde littéraire ; réjouissez-vous, aimables lectrices auxquelles nous offrons cette nouvelle publication, cette lacune va être comblée. Le journal citron que vous désiriez tant... ce citron ! le voilà, ayez-le toujours dans vos mains, sur votre causeuse et votre somno ; emportez-le même au spectacle, vous n'en serez pas fâchées... Que partout, en tous lieux on trouve le journal citron... que sa couleur brillante frappe l'œil... que chacun se dise : Etes-vous abonné au journal citron... si vous ne l'êtes... au citron... au *Perce-Oreille* ? dis je... ; mais c'est lui qui est citron qui... qui... »

Madame Etoilé s'arrête, de bruyant éclats de rire interrompent sa lecture : c'est madame Grassouillet qui a donné le signal de cet accès de gaieté. La dixième musé pose son manuscrit et lance à la jolie Amandine un regard qui n'est pas doux, on lui dit :

—Puis-je savoir, madame, ce qui provoque cette gaieté, au moins intempestive, à laquelle vous vous livrez ?

—Mon Dieu ! madame, ce sont vos citrons... Franchement, ils reviennent si souvent dans votre article que cela m'agaçait... J'aurais pu en avoir une attaque de nerfs, mais j'ai préféré en rire...

En effet, madame, je comprends que vous soyez agacée quand vous entendez lire des choses sensées, des choses sérieuses, des choses qui ont le sens commun, enfin !... moi, je n'ai pas ri à la lecture de votre article sur les petits chapeaux que vous voulez fourrer dans les corsets, mais cela m'a fait pitié !...

—Madame, je suis bien désolée que mon article vous ait fait pitié !... cependant, plus que toute autre, vous devriez être enchantée d'avoir quelque chose à

mettre dans votre corset!...

—Madame, vous êtes une impertinente!...

—C'est vous, madame, qui m'insultez en me disant que je n'entends rien à ce qui a le sens commun!...

—Oui, madame, et je le répète, vous n'êtes bonne qu'à parler chiffons!...

—Cela vaut encore mieux que d'ennuyer tout le monde avec des phrases à prétention, avec du pathos enfin!...

—Du pathos!... du pathos!... c'en est trop! vous me rendez raison de cette injure...

—Vous m'ennuyez!... vous êtes assommante!...

—Mesdames!... mesdames!... calmez-vous!...

—Non, non, cela ne se passera pas ainsi!... Je veux une réparation!

—Le fait est que vous avez grand besoin d'être réparée!...

—Taisez-vous, chipie!...

—Vous n'êtes pas une chipie, vous; mais vous êtes une pie. ce qui est bien pis!...

—Ah! quelle horreur!... Vous m'en rendez raison!...

Madame Pantalou se lève et va se placer entre les deux antagonistes, qui commençaient à se regarder de trop près, et leur dit d'un ton sévère :

—Point d'injures, mesdames, ce n'est pas de cette façon que des personnes bien nées, que des femmes courageuses doivent vider une querelle. Puisque nous tenons à montrer que nous valons bien les hommes, prouvons-le en nous battant en duel comme eux. Paolina, Amandine, choisissez chacune vos témoins, ils s'entendront entre eux sur les conditions du combat et le choix des armes, et demain matin, à huit heures, on se rencontrera dans le petit bois qui fait suite au jardin. J'ai dit! la séance est levée.

Les paroles de Cézarine ont bien vite calmé la colère des deux héroïnes. Cependant madame Grassouillet fait signe à mesdames Vespuce et Boulard de la suivre; tandis que, de son côté, madame Etoile emmène la veuve Flambart et madame Dutonneau.

—Est-ce que vraiment vous voulez vous battre? demanda la frêle Zénobie à Amandine, tandis que madame Boulard s'assure que son chignon ne bouge pas.

—Mais je n'y tiens pas absolument!... répond la jolie femme. Au reste, si on m'y oblige, je vous déclare que je ne me bats qu'au pistolet, à cinquante pas, et que je tire la première!...

—Mais si votre adversaire choisit l'épée?

—Ça m'est égal! qu'elle prenne une épée si elle l'aime mieux; moi, je vous ai dit mes conditions, je n'y changerai rien j'aurai un pistolet... non, un revolver à six coups... je tirerai mes six coups de suite; après ce sera son tour.

A Continuer.

LE GROGNARD.

MONTREAL, 14 Juillet 1883.

A NOS ABONNES.

Bon nombre d'abonnés ont rempli leur devoir à notre égard. Nous les en remercions et félicitons. Plusieurs cependant sont encore en arrière avec nous; les comptes leur seront envoyés immédiatement. Ils voudront bien, sans doute, les acquitter sans retard. Nous ne saurions faire continuellement des sacrifices pour le maintien de notre journal.

A nos abonnés donc de nous remettre fidèlement l'obole qu'ils nous doivent.

Pour ceux qui nous doivent plus d'une année et qui ne paieront pas leurs arrérages d'ici au quinze de juillet, le journal leur sera discontinué et leurs comptes mis entre les mains d'un avocat.

Mais nous espérons que nos abonnés retardataires nous éviteront cette peine en payant immédiatement leurs arrérages.

L'ADMINISTRATION.

A PROPOS DU CONTE DE CHAMBORD.

Nous avons répété à satiété que l'esprit d'union n'existait pas parmi les Canadiens-Français. Des divisions et des subdivisions politiques et religieuses déchirent le sein de notre société et sont pour elle une cause d'affaiblissement très sensible. La mort prochaine du comte de Chambord sera pour nous une source de discord alarmante. L'harmonie est loin de régner parmi les légitimistes de Montréal, les uns veulent donner comme successeur au Comte de Chambord le comte de Paris, chef de la famille d'Orléans, les autres désignent comme le représentant de la dynastie le duc d'Aumale ou Don Carlos.

Dans l'éventualité de la mort du comte de Chambord il importe que son successeur soit un homme imbu des principes les plus rigides du monarchisme et qu'il reste fidèle aux traditions de famille des rois très-chrétiens. Il faut discuter la situation avec calme et sans préjugé. De la détermination que vont prendre nos légitimistes dépendra, nous en sommes sur, la restauration du trône de France.

En attendant nous avons un conseil à leur donner, conseil dicté par la sagesse et les enseignements du passé.

Nous leur dirons: Avant de donner votre allégeance au comte de Paris, attendez encore quelque temps. Qui sait? Il surviendra peut-être encore un enfant du miracle.

Attendez encore sept ou huit mois.

UN ABONNÉ MODÈLE.

Nous ne saurions trop recommander à nos abonnés de la campagne qui visitent Montréal de s'abstenir d'y prendre des cuites et de venir nous payer le montant de leurs souscriptions pendant qu'ils sont sous l'influence des spiritueux.

Nous sommes toujours prêt à recevoir des abonnements, même pour plusieurs années, mais nous n'aimons pas à nous faire sicier le dos avec une latte pendant une couple d'heures par un pochard qui se cramponne à nous sous prétexte qu'il est le meilleur de nos abonnés. L'abonné dont nous parlons fait un voyage à Montréal tous les trois mois et chaque fois qu'il nous rencontre il est gris comme un Polonais. Tous les trois mois il nous paie une année d'abonnement d'avance au *Grognard* de sorte qu'aujourd'hui il est abonné pour neuf ans.

Toutes les sommes que nous avons reçues de lui ont été régulièrement entrées dans les livres. S'il meurt avant l'expiration de son abonnement, ses *heirs* et ayant cause enverront dans ses droits et continueront à recevoir notre journal. Il nous répugne de recevoir plus d'abonnements de cet individu. Nous l'avertissons charitablement de ne plus se présenter chez nous lorsqu'il est poivré car nous sommes bien décidés ne plus recevoir son argent dans ces conditions là. Y a-t-il à Montréal beaucoup de journaux qui ont des abonnés de cet acabit? Y a-t-il aussi beaucoup d'éditeurs qui ont les mêmes scrupules que nous?

TRANSMIGRATION

CHRONIQUE DE CHEVALERIE.

C'était une race de mauvais seigneurs que les sirs de Saltruc. Durs aux vassaux, ils rançonnaient leurs tenanciers et, la nuit venue, en véritables malandriens étaient, ils guettaient les voyageurs sur la grande route. A cinquante lieues à la ronde, ils n'avaient pas leurs pareils pour dépiopter un passant attardé. Ils lui prenaient jusqu'à son haut de chausse, jusqu'à sa chemise, quand il en avait une.

Si c'était une femme, il lui coupait les cheveux pour rembourser leurs matelas, et la malheureuse, lâchée ensuite par les chemins dans un costume révoltant de simplicité, n'avait d'autre ressource que de tresser à la hâte une robe avec du foin.

Bref, de parfaits gueux, des gueux tout bardés de fer, et portant, d'ailleurs, avec arrogance, la couronne de baron sur leur cimier.

* * *

A l'époque où se passe cette véridique histoire, la famille de Saltruc se composait du baron et de son fils. Le baron était un homme abominablement violent, et il se mettait à chaque instant dans des colères telles qu'on eût dit qu'il allait éclater!...

—Monseigneur, lui disait souvent son chapelain, lequel était un peu médecin, vous devriez prendre garde à vous, car vous mourrez subitement quelque jour dans un de vos accès de rage.

—Triple idiot, répondait alors le baron, vous ne savez ce que vous dites, et si je ne vénérerais votre caractère sacré, je vous écraserais la tête avec mon poing ganté de fer!

Quand au fils, un vilain petit bonhomme, que son père avait nommé Saladin, — un grêlin de mécréant! — c'était encore pis. Jamais on n'avait vu d'enfant plus méchant, et son plus grand bonheur était de torturer les animaux. Toutes les fois qu'il pouvait chiper la salade ou fer de quelque archer, il l'attachait à la queue d'un chien. Le baron trouvait cela très drôle et ne manquait jamais de punir l'archer. Les queues de cochon fascinaient aussi Saladin. Il affectait de les considérer comme des mèches, et, sitôt qu'il en trouvait une à sa portée, il y mettait le feu. Il plumait les oies vivantes, faisait avaler à deux canards deux éponges reliées par une ficelle, etc., etc. Mais son exercice favori était encore d'introduire dans le tempérament des grenouilles un chalumeau de paille, absolument comme si "ç'ôût été des sherry-cobber, et de gonfler démesurément les pauvres bêtes. Ordinairement c'était dans le jardin du château qu'il se livrait à ce passe-temps. Il restait dans ce jardin presque toute la journée, son père, homme peu sociable, l'admettant très rarement auprès de lui.

* * *

A eux deux, ils rendaient bêtes et gens si malheureux que tous les tenanciers du baron faisaient des neuvaines pour leur trépas... Or, écoutez bien ce qui suit, car cette histoire prouve que le bon Dieu écoute toujours les pauvres gens, et qu'il punit ceux qui martyrisent les faibles.

Un matin du mois de mai, il arriva que le jeune Saladin, qui avait attrapé une grenouille énorme, lui souffla dans le corps avec un tel emportement qu'un événement inattendu et bien fâcheux pour lui se produisit tout à coup. Un vaisseau se rompit dans sa poitrine, il fut tué raide, et, avec son dernier souffle, sa méchante âme d'enfant pervers pénétra dans l'intérieur de la grenouille par le chalumeau!...

Cette intrusion causa, comme bien vous pensez, une perturbation profonde dans le corps du bartracien. L'espèce d'âme de celui-ci se trouva immédiatement rélégué dans un tout petit coin près du derrière, tandis que celle de Saladin s'étalait là-dedans comme en pays conquis, toute stupéfiée, d'ailleurs, et se rendant très mal compte de l'endroit où elle était. Comme c'était une âme nuisible entre toutes, la première idée distincte qui vint à la grenouille fut celle-ci :

—C'est l'heure du déjeuner du baron!... On lui faisait ce matin d'excellente soupe au bœuf, c'est le moment d'entrer dans cette

salle à manger où n'ont jamais pénétré que lui et son écuyer tranchant!...

Quatre minutes plus tard, la grenouille, comme entraînée malgré elle, envahissait la salle à manger, sautait sur un escabeau et de là sur la table. D'un troisième saut, elle voulut se rapprocher de la soupe, qui avait une odeur exquisite. Mais elle s'y prit si mal qu'elle tomba juste au milieu du bouillon en faisant floc!...

—Ventre-Mahon! hurla le baron en sautant sur ses pieds, qui est-ce qui... il n'acheva pas. Sa colère était si violente qu'il roula sur le sol, foudroyé par un coup de sang, et son âme s'envola en même temps que celle de son fils qui, toute échauffée, s'échappait à ce moment du cadavre cuit de la grenouille. Le diable, qui les guettait, déguisé en corbeau, les happa au vol.

* * *

Ce fut ainsi que disparurent le père et le fils, chacun tué par son vice. Ce qui est bien fait, ainsi que je le disais tout à l'heure, pour montrer que la Providence fait bien ce qu'elle fait.

Gaston Vassy.

TOUT A LA VIVISECTION.

Les vivisectionnaires ont la vocation théâtrale. Il leur faut le lustre et la rampe; vous verrez qu'ils finiront par se maquiller.

La vivisection ne tend à rien moins qu'à remplacer le monologue dans les soirées. Brown-Séguard est jaloux de Coquelin cadet, et les lauriers des frères Lionnet empêchent Bouley de dormir. En ce moment, on fait de la vivisection partout où l'on n'en devrait pas faire; on en fait au Trocadéro, dans la salle des concerts; on en fait jusque dans les classes supérieures de demoiselles.

Je l'attends pour cet hiver aux Variétés et au Palais-Royal.

Une femme du monde qui invite Braga à dîner lui dit d'un air aimable :

—Vous apporterez votre violoncelle, n'est-ce pas?

Et à Brown-Séguard :

—Vous n'oublierez pas de prendre un ou deux singes avec vous?

Dans le prochain concert au bénéfice des inondés d'Alsace, on lira probablement :

PREMIERE PARTIE.

Ouverture d'un épagnou!... (Au lieu d'ouverture de la Muette.)

DEUXIEME PARTIE.

Scènes d'imitation par M. Fustier.

La danse des tripes par M. Bouley.

En continuant la plaisanterie, nous arrivons à la consultation donnée par un grand médecin, une des gloires de la vivisection, la duc'esse de Vielmoitiers.

—Eh bien! docteur, que pensez-vous de mon état?

—Madame la duchesse, j'ai remarqué les mêmes symptômes chez une chienne de trois ans, dont le tempérament est absolu-

ment semblable au vôtre. Cette chienne est de race, comme vous. Je vais l'ouvrir demain matin et, à deux heures, j'aurai l'honneur de me présenter à votre hôtel pour faire la comparaison.

—Merci, docteur; à demain!
A. SCHOLL.

LES ANTI-VIVISECTEURS

Vous souvient-il qu'une dame, sans doute trompée par les affiches foraines d'un célèbre sculpteur, et qui était allée à la Sorbonne pour entendre gazouiller les tourterelles ou autrement dit viviséquée en plein cœur — parce qu'un comme à lunettes taillait dans la peau d'un animal sans avoir l'excuse culinaire d'une broche prochaine.

La dame, avec une logique norveuse, se précipita sur l'expérimentateur pour le « vivisecter » de la bonne manière.

Après cet incident, relevé par un vétérinaire d'Alfort, quelques confrères sensibles prêchèrent soudainement une croisade pour protéger les entrailles des lapins.

—Et crever les yeux des savants! a ajouté le susdit vétérinaire, heureux de faire croire qu'il craint pour sa cornée.

Hier a eu lieu la première manifestation de cette ligue. On en m'a pas invité; on a eu tort. Je déclare ici hautement que je suis pour la protection des lapins — jusqu'à la giblotte exclusivement.

J'ajoute que j'ai pour le chat le même amour attendrissant: le chat et le lapin ont de vagues liens de parenté, jusqu'à la casserole des gargotiers — inclusivement, cette fois.

Dans toute la banlieue rigolense, on vous le dira:

—Supprimez le chat, il n'y a plus de lapin!

Et le chien?

Certain terre-neuve, que je tiens du sculpteur Jacques France, et que l'on a stigmatisé, dès le sein de sa chienne de mère, du pseudonyme de Kroumir, pourrait le dire. Jamais lanière de cuir n'a caressé ses reins poilus; j'estime que la schlague n'est bonne qu'aux soldats allemands. — Si Kroumir n'est pas mené en Seine, tenu en laisse par un ruban de cervelas, c'est pour ne pas autoriser une débauche de charcuterie. J'aime le cochon — cher ange! dit Monselet; autant que j'aime le chien, — candidat à l'humanité, dit Michelet.

Les vivisecteurs n'ont qu'un moyen de continuer les parties de plaisir de leur scalpel, c'est de choisir les côtes de ce bimane peu intéressant, qui s'appelle l'homme. Ce n'est pas en farfouillant l'estomac d'une grenouille que la science découvrira comment le voisin a le nez fait.

Aurélien Scholl, qui a assez d'esprit pour en préter à Ovide, à Shakespeare et à d'autres, l'a dit:

—Le chien, ce contribuable muselé, est supérieur à l'homme. La preuve? — L'homme se jette



LES DESTITUTIONS DE QUEBEC.

Le capitaine Mousseau et ses officiers, voyant son navire en danger, au lieu de jeter le frêt à la mer, y lance ses matelots et ses passagers.

à l'eau pour sauver son semblable: il fait son terre-neuve;... on le décore!

Paul Burani.

COURSES AU TROT

—AU—
PARC LEPINE
LES 17, 18 & 19 JUILLET 1883

JUGES:

R. Préfontaine, maire d'Hoche-laga; Hon. R. Thibaudeau; L. O. Taillon; Hon. H. Mercier; F. X. Archambault, M. P. P.; Echevin A. Prevost; Echevin C. Beausolail; Jos. Barsalou, Ecr., V. Paradis, Ecr.

PREMIER JOUR. — MARDI.

1. Bourse de \$100 pour chevaux qui n'ont jamais gagné de prix.
2. Bourse de \$150 pour la classe de 2-28.
3. Bourse de \$160 pour la classe de 3 minutes.

SECOND JOUR. — MERCREDI.

4. Bourse de \$50 pour les chevaux de bouchers.
5. Bourse de \$150 pour la classe de 2-35.
6. Bourse de \$100 pour dix milles sans arrêt.

TROISIEME JOUR. — JEUDI.

7. Bourse de \$100 pour les chevaux battus durant les présentes courses.
8. Bourse de \$100 pour la classe de 2-38.
9. Bourse de \$300 ouvertes à tous chevaux.

Les entrées seront closes samedi, le 14 juillet.
Pour autres détails, voir les programmes.

J. B. LEPINE,
Propriétaire.

N. B.—Il y aura aussi des grandes courses au DOMINION FASHION TRACK, Blue Bonnets, les 26, 27 et 28 juillet.

Messieurs les journalistes sont admis sur présentation d'une carte du directeur de leur journal.

INCROYABLE BON MARCHÉ

—000—

FIN DE LA SAISON DU PRINTEMPS.

GRAND SACRIFICE SUR TOUTES LES MARCHANDISES CHEZ

BOISSEAU Freres
235 & 237,
RUE ST. LAURENT.

—:0:0:—

Tout le monde connaît l'importance des réductions faites sur les marchandises, chaque fin de Saison, par la maison Boisseau. Il lui suffit d'en faire l'annonce pour qu'immédiatement la foule encombre les magasins. Depuis quelques jours que nous avons lancé nos circulaires les ventes ont pris une extension tellement grande que nous avons peine à suffir à toutes les demandes.

Foule aux étoffes à robes
Foule aux Soieries
Vente énorme de Cachemires
Pertes sur les cotons
Pertes sur les toiles
Chapeaux pour Dames vendus à tous prix.
Plumes et Fleurs en dessous du prix coûtant.
De même dans tous les Départements.

—AVIS—

Monsieur Horace Boisseau se rendant en Europe le 24 de juillet courant, pour les achats d'Automne, se fera un plaisir de se charger de tous les ordres qui lui seront donnés jusqu'à cette époque pour être exécutés en France et en Angleterre.

BOISSEAU Freres
235 & 237
RUE ST. LAURENT.

Le FIL CLAPPERTON, incontestablement reconnu le meilleur existant, est aujourd'hui demandé par toutes les couturières à la main et à la machine au grand détriment de tous ses concurrents.

RESTAURANT ALICE.

J. A. RENAUD, PROP.
COIN DES RUES STE. CATHERINE
ET ST. DOMINIQUE.

M. Renaud ayant fait l'acquisition du restaurant de M. Lavigno invite respectueusement ses amis et le public en général à faire une visite à son établissement qu'il vient de remettre à neuf. On y trouvera toujours des Vins de premier choix et de tous les pays, des cigares des meilleures manufactures étrangères et domestiques.

Repas à toute heure et servis à la carte.

Entrée de la salle à manger, No. 179 rue St. Dominique, 3 Fev.

QUAND ON A CHAUD.

—000—

OU? COMMENT? QUOI?

Si vous avez chaud, vous entrez dans une véritable petite Sibérie, chez Alphonse. La température de son établissement peut faire éclore des ours blancs. Son lager est glacé à tel point que le mercure d'un thermomètre s'y abaisserait à 39 degrés. Cocktails de gins! Cigares importés. Chez Alphonse, au coin de la Côte St-Lambert et de la rue Craig.

LA LUTTE

Charles Meunier a décidé de sortir victorieux d'une lutte dans laquelle il s'est engagé avec les grands marchés. Le public trouvera à son étal au pied de la Côte St. Lambert et de la rue Craig, toutes espèces de viandes de premier choix, poissons frais importés directement du Golfe et de New-York, charcuterie, légumes etc à des prix qui défient la concurrence.

Effets livrés à domicile sans charge extra.

CHS. MEUNIER.

RESTAURANT NOUVEAU.

M. L. W. Lajeunesse, ci-devant de Québec, hôtelier d'une grande expérience vient d'ouvrir au No. 17 rue St. Jacques un restaurant de première classe.

Salons particuliers meublés avec élégance.

Toutes les primeures des saisons seront servies aux clients.

Cuisine sur la direction d'un chef habile.

Vins importés de France, Cigare de choix.

Prix modérés.

Une visite est sollicitée.

L. W. LAJEUNESSE.

Propriétaire

RESTAURANT RABAT

No. 29 Côte St. Lambert

—000—

Le restaurant Rabat situé sur le point le plus central de la ville est patronisé par le public connaisseur parce qu'il porte le véritable cachet d'un restaurant parisien. Diners à la carte ou à table d'hôte. La table est constamment servie des primeures de la saison.

Le buffet de rafraichissements est fourni des meilleurs vins, cognacs et liqueurs importés spécialement pour ce restaurant.

Salons particuliers et service de première classe.

EMILE RABAT.

Propriétaire.

BLACK JOE

Montréal vient de retrouver Black Joe absent depuis plusieurs années.

Il nous est revenu avec l'intention bien arrêtée de devenir la coqueluche du public gourmet et ami de la bonne chère.

Black Joe, autrement dit, M. Jos. Riendeau, ex-propiétaire du St. James à Trois Rivières, a pris en mains le restaurant du Grand Vatel.

Ce restaurant, grâce aux réparations qu'il y a fait faire est devenu une véritable bonbonnière.

Les salons privés sont meublés avec luxe et offrent tout le confort possible. La cave est fournie des meilleurs vins.

Le chef de cuisine est digne du nom de Vatel, cuisinier de Louis XIV. Le service est irréprochable.

Le grand Vatel est sur la rue St. Jacques, porte voisine de la Banque Ville-Marie, près de la rue St. Lambert.

Excursion à L'Assomption.

Comme nous l'annoncions hier, il y aura, Dimanche prochain, une Excursion à L'Assomption, afin de présenter à Mme de Lorimier la somme qui a été souscrite en sa faveur.

Les rafraichissements à bord du vapeur seront fournis par E. L. ETHIER. Le nom de ce restaurateur, dont l'établissement, No. 19, rue Gosford, est si favorablement connu à Montréal, est une garantie que le buffet ne laissera rien à désirer.

Lunch servi dès le moment du départ et à toute heure durant le voyage.

Prix populaires.

LE GROSBOSI

La plus belle promenade des Vacances.

—000—

Départ des bateaux du quai Jacques-Cartier, jusqu'à avis contraire (le temps permettant), tous les lundis, mardis, mercredis, jeudis et vendredis à 10.30 A. M. et 2.30 P. M.

SAMEDIS, 1.30 et 2.30 P. M.
DIMANCHES, 1.30 et 2.30 P. M.

—000—

PASSAGE:

Tous les jours de la semaine.

Messieurs, et Dames, 10 cts; Enfants, 5 cts.

DIMANCHES:

Messieurs, 20 cts; Dames, 10 cts; Enfants, 5 cts.

OVIDE DUFRESNE, Gérant.

BADINAGES.

Un Normand et un Marseillais discutaient à table d'hôte, sur l'emploi du beurre et sur l'emploi de l'huile; le Normand battait le Marseillais et démontrait triomphalement que tout se faisait au beurre, quand le Marseillais, furieux, se lève de table et lui dit: —Va donc chercher quelqu'un qui revienne de Moscou et demande-lui si on a sacré le czar avec du beurre!

On vient de réunir en un volume un choix de discours et de lettres d'Adolphe Crémieux. L'éminent avocat était le désintéressé même; aussi railait-il volontiers l'ambition des autres. Je ne sais plus quel membre d'un cabinet tombé énumérait hypocritement devant lui les inconvénients du pouvoir. —Allons! allons! fit doucement Crémieux, avouez que ce qu'il y a de plus vexant dans le métier de ministre, c'est de ne plus l'être.

Lu dans le *Figaro*: Aux courses d'Anteuil, une actrice très connue causait avec un de nos aimables confrères. Le journaliste remarqua qu'elle portait au poignet gauche deux bracelets, l'un superbe, tout orné de gros brillants, l'autre beaucoup plus simple. En lui montrant le plus brillant des bracelets, il lui dit, avec un sourire: —Le prix du déshonneur?... —Oui, mon cher, répondit la comédienne. Et, désignant le bracelet modeste elle ajouta: —Et voici l'accessit!...

Un jeune professeur, voulant faire une conférence sur l'immortalité de l'âme, demanda conseil à Laboulaye. —Dois-je traiter ce sujet en poète ou en philosophe? —Mon Dieu! répondit Laboulaye, si vous le traitez en poète, vous serez simplement obscur; si vous le traitez en philosophe, vous serez opaque.

Le marquis de la Corbière a découvert dans le jardin d'un hôtel, à Waterloo, l'épithaphe de la jambe du marquis d'Anglesey, qui à Waterloo — il n'était alors que le comte Uxbridge — fut grièvement blessé.

Ci, est enterrée la jambe de l'illustre, brave et vaillant comte Uxbridge, lieutenant-général de Sa Majesté britannique, commandant en chef la cavalerie anglaise, belge et hollandaise, blessé le 18 juin 1815 à la mémorable bataille de Waterloo, qui, par son héroïsme, a concouru au triomphe de la gloire du genre humain, glorieusement *decédée (sic)* par l'éclatante victoire du dit jour.

Le banquier berlinois Bleichroeder, l'ami de M. de Bismark, est attendu à Paris.

C'est cet aimable personnage, dit le *Jour*, dont le nom devrait être inscrit en lettres d'or sur tous nos monuments nationaux, qui fut chargé, en 1870, par le chancelier de l'empire d'Allemagne, d'estimer la rançon à réclamer à la France. M. Bleichroeder, toujours gracieux, nous estima cinq milliards.

Excellent homme!

Dans le *Paris*, M. Albert Delpit rapporte les insolences de grand seigneur du duc de Talleyrand dont on attend toujours les *Mémoires*. Voici, entre beaucoup d'autres, une anecdote racontée par M. A. Delpit:

A l'hôtel de Périgord, on avait coutume de nommer à chaque convive le mets qu'on lui offrirait. Mais on graduait la dénomination, selon l'importance de l'invité. Ainsi l'on disait au maître de la maison:

—Son Altesse daignera-t-elle me permettre de lui offrir du bœuf?

A un second: —Monsieur le duc voudra-t-il bien m'autoriser à lui servir du bœuf?

A un troisième: —M. le comte veut-il bien accepter du bœuf?

A un quatrième, simple bourgeois sans doute et n'ayant que l'honneur d'être un grand seigneur de lettres:

—Monsieur veut-il du bœuf? —Au cinquième, invité sans importance: —Du bœuf? —Au sixième, qui n'a plus d'importance du tout: —Bœuf!

Un amateur éclairé. Il est chez un peintre qui a fait un intérieur bourgeois au quinzième siècle.

—Charmant! s'écrie-t-il, adorable! Quelle couleur locale! comme toutes ces bonnes gens ont bien le caractère de leur époque!

Puis il ajoute: —Une seule critique... le chat n'est pas assez moyen âge.

Maximes Calino: —Est-ce qu'une promesse de Calino ne vous suffit pas?

—J'aimerais mieux votre parole.

—Oui, mais moi je n'en ai qu'une, je ne puis pas la donner... Si je vous la donnais, je n'en aurais plus pour la tenir...

—Tiens, c'est vrai, tout de même!

Une scène de restaurant. —Auguste. —Monsieur. —Votre note est vraiment exagérée. —Cela n'est pas possible. —Trois francs une botte de

radis! —Et encore c'est parce que monsieur est un client.

—Comment? —Si monsieur savait comme nous volons les autres!

Dans une féerie où l'on jouait aux dominos vivants, un figurant se plaint de jouer depuis trois mois le même numéro.

—Qu'est-ce que tu fais? lui demande Cabrillat.

—Le double quatre... et c'est fatigant... Je voudrais monter un peu, on a de l'amour-propre comme les autres.

Un dimanche de cet été, nous avons lu, dans une maison de boulevards extérieurs, sur la loge du préposé au grand-cordon, le stupéfiant écriteau que voici:

LE CONCIERGE EST A LA CAMPAGNE
Adressez-vous au locataire du sixième.

Cet excellent Fernand d'A... est joueur, mais joueur comme les cartes, il passe toutes ses nuits au cercle, et il n'en sort que le dernier.

Lorsqu'il a gagné, chose d'ailleurs assez rare, il s'en va en sautillant, le chapeau crânement incliné sur l'oreille, et alors il siffle un air quelconque d'un opéra non moins quelconque.

Quand il a perdu, il relève le collet de son paletot, se coule le long des murailles, et rentre chez lui aussi honteux qu'un renard auquel on aurait coupé la queue. Là commence une scène bien drôle.

Fernand se campe devant son armoire à glace, et il s'interpelle vivement.

—Ah! te voilà? dit-il d'une voix terrible.

—Oui! répond-il, le ton attristé, contrit.

—D'où viens-tu encore, propre à rien? Du cercle?

—Oui.

La perte est-elle considérable, il va jusqu'à l'injure.

—Canaille, misérable, vaurien, tu as encore joué?

—Oui.

—Tu as perdu?

—Oui.

—Et tu crois que tu coucheras dans le lit? Tu coucheras dessous.

—Oui.

—Et Fernand couche dessous.

JEU DE QUILLES.

Le jeu de quilles le plus magnifique de la Puissance est maintenant ouvert au public au No. 532 rue Craig, à quelques pas de la Côte St. Lambert.

Ce jeu a été construit avec des matériaux de première classe et les joueurs y trouvent tout le confort désirable. Liqueurs, vins fins, cigares de première qualité. Une visite est sollicitée.

J. Mc CARTHY, Propriétaire

NOUVEAU RESTAURANT Fashionable J. B. EMOND

Avantageusement connu du public comme maître d'hôtel vient d'ouvrir au No. 60 rue St. Gabriel, à deux pas de la rue Notre-Dame, un splendide restaurant où il servira des lunchs froids des plus succulents. Sa cave est garnie des meilleurs liqueurs, vins importés de France, cigares de premier choix.

Cet hôtel est patronné par le barreau et les messieurs du haut commerce.
J. B. EMOND, 60 rue St-Gabriel, Propriétaire.

RELIURE

A ceux qui ont des files de journaux, livres, etc., à faire relier ou réparer nous les invitons à aller faire une visite à Mr. Louis Corribeau, No. 247 Rue Jacques-Cartier. Les prix sont excessivement bas et leur donnera pleine satisfaction.
16 Juin.—ei.

PAILLE! PAILLE!

Venant d'être reçu au magasin populaire de C. Robert l'assortiment le plus complet et plus varié de CHAPEAUX DE PAILLE, et de FEUTRE LÉGERS, pullover pour la saison d'été.
Prix comme d'ordinaire toujours des plus modérés, chez

C. ROBERT, Coin des rues St. Laurent et Vitre

IMPRIMERIE

DE

W. F. DANIEL

Ayant un matériel d'imprimerie très étendu, est en mesure d'entreprendre l'impression de toutes espèces d'ouvrages, dans les deux langues, tels que Blancs de Notaires, Avocats, Greffiers, etc.

En Tête de lettres, En-Tête de comptes, Lettres Funéraires, Cartes d'affaires, Cartes de visites, Billets de Concert

Circulaires, Programmes, Catalogues, Factures, Pamphlets, Affiches, Chèques, etc

LE TOUT

Exécuté avec soin, élégance et promptitude

On se charge également des Ouvrages de Luxe de tous genres, imprimés en Or, bronze, Argent et diverses autres couleurs.

A DES PRIX TRÈS MODÉRÉS.

Une attention toute particulière sera donnée aux commandes de la campagne, et l'expédition se fera avec régularité à n'importe quelle adresse.

S'adresser à l'imprimerie de **W. F. DANIEL** 25 RUE STE-THERÈSE 25 Coin de la rue St. Gabriel MONTREAL.

LA NICHE.

N'oubliez pas que le restaurant le plus fashionable de la partie Ouest est la NICHE tenu par Jos. A. Racine Nos. 7 et 9 rue Bonaventure, près de la rue McGill.

CHLORURE DE CHAUX.

Pour blanchir le linge et pour un désinfectant de première classe servez-vous du Chlorure de Chaux préparé par C. D. Morin et vous réussirez. Directions complètes sur chaque paquet. Si vous avez besoin de blanc de céruse achetez-le à la livre, il est moins cher que celui que vous achetez en paquet pour du Chlorure de Chaux. Un mot au sage est suffisant.

LESSI CONCENTRÉ.

Les personnes de la campagne ou autres qui ont besoin de Lessi concentré à la livre en recevront en envoyant cinq cents par livre et en indiquant la Station du chemin de fer ou du Bateau le plus près de chez eux. Directions complètes pour toute sorte de savon envoyées avec chaque paquet. C'est la chose la plus économique que vous puissiez vous procurer.

Adressez, C. D. MORIN, 616 Ste. Marie, Montréal.

SIROP DU PRINCE DE GALLES.

Le Sirop du Prince de Galles de Madame Harwood est recommandé par tous les bons médecins et par toutes les mères qui s'en sont servi. Il contient plus de propriétés guérissantes et fortifiantes qu'aucun autre sirop connu.

Les mères qui ne le connaissent pas sont priées d'en référer aux personnes qui ont donné les certificats suivants et qui pourraient être comptés par centaines de même force.

C. D. MORIN, PROPRIÉTAIRE, 616 rue Ste. Marie.

C. D. MORIN, Ecr.

MONSIEUR, Pour l'information des personnes qui sont dans mon cas et pour le bien public je désire beaucoup que le présent soit publié. Il y a bientôt trois ans, ayant des enfants malades j'essayai de deux ou trois sortes de sirops sans obtenir aucun soulagement. C'est alors qu'ayant entendu parler du Sirop du Prince de Galles de Madame Harwood je m'en procurai, et depuis ce temps mes enfants sont bien et je crois réellement que si j'avais eu de ce sirop plus vite, plusieurs de mes enfants qui sont morts seraient aujourd'hui en aussi bonne santé que mes autres. En conséquence j'en vend beaucoup et il donne toujours entière satisfaction.

Avec reconnaissance, DAME LUC TASSE, Épouse de LUC TASSE, Ecr., Maître de Poste et Epicier Côte St. Michel, 28 Avril 1881.

Mr. C. D. MORIN, MONSIEUR,

Nous désirons vous remercier sincèrement pour le Sirop du Prince de Galles de Madame Harwood que vous nous avez vendu depuis quatre ans, après avoir essayé de plusieurs autres sirops sans pouvoir empêcher nos enfants de mourir (et nous en avons dix de morts) ayant entendu parler du sirop du Prince de Galles nous nous en sommes procurés, et ce n'est que depuis ce temps que nous avons pu élever nos enfants qui étaient toujours très malades. Il nous est tout-à-fait indispensable et c'est la seule chose qui nous ait réussis.

Nous le recommandons de tout cœur à tout nos amis et nous le considérons comme un véritable trésor et un bienfait pour tous ceux qui ont des enfants malades.

MICHEL CHARBONNEAU, forgeron, ET SON EPOUSE, 4 Rue Perthuis, Montréal, 9 avril 1881.